

Pour ce dernier Lundi de l'espace de janvier, voici 2 extraits de *La manufacture du meurtre, Vie et œuvre de H. H. Holmes, premier serial killer américain* (disponible à la médiathèque), d'Alexandra Midal, historienne du design.

Le design s'est fondé sur une homologie rationnelle entre la production manufacturée et l'organisation domestique, et entre l'économie et le fonctionnalisme. Mais il existe aussi une relation entre le traitement des produits du capitalisme, qu'il s'agisse de biens de consommation ou du corps du travailleur (et surtout de la travailleuse), et la rationalité technique poussée à ses extrêmes. La majorité des victimes de Holmes sont ses employées. Il les recrute essentiellement parmi les dactylos (en 1890, aux Etats-Unis, plus de 63% des dactylos sont des femmes). Cette nouvelle profession découle de la reproductibilité mécanique de l'écriture et de la fabrication industrielle de la machine à écrire^[1], une invention démocratisée en 1867 avec l'arrivée sur le marché des modèles Sholes, Glidden and Soulé exposés à la Centennial Exhibition par Philo Remington^[2]. Son usage requiert dextérité et rapidité, deux qualités que Remington associe par stéréotype à la femme^[3]. Quittant les campagnes, attirées par des travaux plus rémunérateurs que ceux de la ferme, les jeunes femmes qui tentent leur chance dans la ville prospère de Chicago à la fin des années 1880 sont pour Holmes des proies de prédilection. En le fouillant à son arrestation à Boston, les policiers découvrent un code secret. Pour communiquer avec ses complices, il a inventé un codage-décodage à partir des dix lettres « R.E.P.U.B.L.I.C.A.N. » qui remplacent des lettres de l'alphabet de A à J, tandis que les dix lettres suivantes sont en minuscules, et les six dernières lettres restent inchangées. Dépourvue de son opérateur féminin conventionnel, l'écriture cryptée renvoie au projet de duplication-transmission qui obsède Holmes et lui permet de sécuriser l'échange d'informations sensibles. Holmes prend part à l'essor des télécommunications modernes et déplace l'usage des codes dans un dialogue avec une domesticité devenue le centre d'attraction et de mise en scène du corps violenté de la femme. Au XIXe siècle, le démembrement du corps féminin s'était déjà imposé comme le clou des spectacles de magie. Il en fut ainsi en 1809 quand, pour la première fois, Torrini mit au point sur scène un tour où il sciait une femme en deux, avant que le truc ne soit perfectionné par Selbit et Goldin. Holmes se plaît à reproduire ces schémas de découpe. Dans le sous-sol de sa maison, il désosse les cadavres de ses victimes : il désarticule le corps des femmes et réarticule leurs squelettes pour les vendre à des écoles de médecine, se débarrassant ainsi des preuves de ses crimes tout en gagnant de l'argent. Ces substitutions, mutilations et désarticulations des corps, autrement dit ce « démontage et réassemblage de la « vie elle-même », sont inséparables de la taxidermie et des expositions technophiles d'une violence antinaturelle et antiféminine^[4] ». Loin d'être exquis, ces cadavres perpétuent la violence archaïque faite à la femme et à son corps dans l'Amérique de l'industrialisation, qui, bien qu'elle aspire au progrès, relègue le féminin à la banalité de la violence. Comme l'a souligné Mark Seltzer, la culture de masse américaine s'est passionnée pour des mises en scène associant le macabre au technologique ; une « fascination pour les scènes de spectacle de violence corporelle [...] inséparables de la conjonction entre la violence et le sexe, le spectacle et la représentation : il ne s'agit pas tant du spectacle du sexe et de la violence exposée au public que de la violence sexuelle inséparable de sa duplication mécanique et de sa reproduction^[5] ».

Alexandra Midal, *La manufacture du meurtre, Vie et œuvre de H. H. Holmes, premier serial killer américain*, Paris, Zones La découverte, 2018, p. 17-18.

Jusqu'en 1880, la majorité des foyers américains s'éclairent à la lampe à huile et aux bougies, faites maison ou, plus rarement, achetées dans des magasins. L'arrivée du gaz domestique dans les foyers américains révolutionne la question de l'autonomie énergétique, et les citadins, donc les habitudes sont prises de longue date, se montrent réticents. Le gaz fait peur en raison des accidents qu'il peut causer, et aussi parce qu'il est adopté par les candidats au suicide. Dans l'histoire accidentée des relations entre technologie, et santé, le gaz, invisible et inodore, est considéré comme une menace pernicieuse. Dans la presse, les récits terrifiants se multiplient^[6]. Mortel et invasif, le gaz se déploie de manière invisible. Infection inodore, il s'immisce dans le confort familial en affectant « non seulement les nerfs olfactifs, mais aussi les organes pulmonaires^[7] ». De surcroît, on redoute la perte d'autonomie des foyers : « Une fois le public connecté à une alimentation de gaz centrale, son autonomie était perdue [...]. Avec une alimentation publique, l'éclairage domestique pénétrait dans sa phase industrielle (et dépendante). Il n'était plus question d'autoproduction, chaque maison est inextricablement liée à une production industrielle d'énergie. La perte d'autonomie domestique est partie d'une grande dissolution de ce que l'on pourrait appeler la « maison totale »^[8]. » Ces questions font l'objet de débats et les familles hésitent à s'équiper. Les compagnies de gaz n'avaient pas prévu que les Américains se battraient pour conserver leur indépendance face à l'emprise d'un réseau énergétique qu'ils ne contrôlent pas. La maison-refuge se transformant en un rouage d'un système, elle s'ouvre littéralement à l'invasion machinique. L'impureté du gaz est illustrée par la métaphore tentaculaire du céphalopode : « Les conduits de gaz doivent être vus comme une machine entière et indivisible [...]. Pour ses contemporains, il semblait que l'industrie était en expansion, lançant ses tentacules comme une pieuvre dans chaque maison. Être connectés à des réseaux en tant que consommateurs rendait les gens mal à l'aise. Ils ressentaient clairement une perte de liberté individuelle^[9]. » Pour toutes ces raisons, dans les années 1880, la majorité des foyers des grandes villes des États-Unis conservent l'usage de la lampe d'Argand et de son huile de baleine coûteuse.

Bien évidemment, Holmes ne partage pas ces dispositions. Au contraire, il n'hésite pas à faire parcourir entièrement sa maison des premiers réseaux de gaz et d'électricité disponibles. Dans ses appartements, à l'aide de capteurs électriques dissimulés derrière des lattes de bois, Holmes enregistre sur un indicateur les allées et venues de tous les occupants du Château. Une clochette électrique retentit à chaque ouverture de porte à l'étage, et l'appareil comptabilise les va-et-vient de chacun, permettant un contrôle permanent des mouvements des employés et des futures victimes sans que le maître des lieux ait besoin de se manifester ni de sortir de son appartement.

Alexandra Midal, *La manufacture du meurtre, Vie et œuvre de H. H. Holmes, premier serial killer américain*, Paris, Zones La découverte, 2018, p. 47-49.

[1] Se référer à l'analyse de Mark Seltzer, *Serial Killers. Death and Life in Amerika's Wound Culture*, New York/Londres, Routledge, 1998, p. 217.

[2] Voir Arthur J. Pulos, *American Design Ethic. A History of Industrial Design ton 1940*, Cambridge, MIT Press, 1983, p. 181.

[3] Les femmes sont considérées comme étant organiquement dextres. Voir Bruce Bliven, *The Wonderful Writing Machine*, New York, Ramdon House, 1954. Voir aussi Juliette C. Krstenssen, *Writing Acts. The Rise of Mechanized Wrting and the Body of Modernity, 1711-1905*, thèse de doctorat, Kingston University Library, 2012.

[4] Mark Seltzer, *Serial Killer*, *op. cit.*, p. 216.

[5] *Ibid.*, p. 212.

[6] Comme avec une certaine Madame H. M. Plunkett qui relate l'histoire d' « une femme négligente de son sous-sol [qui] avait provoqué la mort de son époux. Ce à quoi l'auteur avertit qu'une femme devrait exiger une certaine qualité des conduits et des citernes quand elle achète ou fait construire sa maison », in Gwendolyne Wright, *Building the Dream. A Social History of Housing in America*, Cambridge, MIT Press, 1983, p. 31.

[7] « Il est possible que l'odeur de l'air passant par un état incandescent lui doive beaucoup de ses imperfections, de nombreux effluves nocifs, incroyablement ténus, capables d'affecter, non seulement les nerfs olfactifs, mais aussi les organes pulmonaires », Andrew J. Downing, *Architecture of Country Houses*, Londres, Dover, 1969, p. 123.

[8] Wolfgang Schivelbusch, *Disenchanted Night. The Industrialization of Light in the Nineteenth Century*, Berkeley, University of California Press, 1995, p. 28.

[9] *Ibid.*, p. 29.